

LA NAISSANCE DE LA GÉNÉRATION DES RÉFORMES ROUMAINE

par
BÉLA BORSI-KÁLMÁN

Dans l'histoire et dans la littérature roumaines il y a une génération que les historiens et les critiques littéraires nomment «génération de 48», en rappelant le fait que la carrière de ses représentants s'épanouissait ou parvint au comble vers 1848 et, d'une manière ou d'une autre, ils assumèrent et reçurent un rôle important à l'une des époques les plus dynamiques — entre 1830 et 1880 environ — de l'histoire (et de l'histoire de la civilisation) roumaines. L'histoire de l'Europe connaît peu de générations, dans la vie de laquelle de pareils changements se seraient accomplis concernant la société et la situation de droit public de son pays; il se trouve à la fois peu d'exemples de la réalisation presque complète des désirs d'une génération sous un temps si court, dépassant plus d'une fois les rêves les plus audacieux de ses représentants les plus modérés.¹ Les représentants de cette génération naquirent en général entre 1806 et 1821, donc à la fin de l'une des périodes les plus contradictoires de l'histoire roumaine, nommée «l'époque phanariote». Leurs parents portaient encore des caftans à la turque et des bonnets pointus des boïards et parlaient pour la plupart grec et/ou français. Mais ces fils, à la fin de leur vie mouvementée, furent accompagnés au cimetière par les citoyens d'un État indépendant, et leur activité — marquée, outre le mouvement révolutionnaire de 1848-49, des événements comme l'union de la Moldavie et de la Valachie en 1859 et la réforme du servage en 1864, puis la proclamation de l'indépendance de la Roumanie en 1877 — fut accueillie par la gratitude de toute une nation. Même la postérité les considère comme créateurs de l'État roumain moderne et fondateurs de sa culture; mais parfois elle s'étonne de la dimension de ces résultats. Pourtant, comme plusieurs d'entre eux le reconnaissent, ils furent d'un pied au passé et de l'autre à l'avenir: ils marquent le lien entre l'époque phanariote peinte d'habitude en couleurs obscures et l'époque d'autant plus brillante, «l'époque moderne» — bien que le fossé ne soit pourtant pas aussi large, la différence fondamentale ne soit pas aussi grande qu'elle ne se montre de prime abord. C'est justement pour cela qu'il doit être instructif de jeter un coup d'oeil sur les antécédents et d'examiner, même si ce n'est qu'en grandes lignes, le milieu d'où ils partirent

et d'où ils empruntèrent leur manière de voir, leurs réactions instinctives, leurs idéaux; bref: leur vision du monde et leurs expériences décisives.

Entre 1711 et 1821 l'empire turque — pour fortifier ses positions affaiblies et pour faire contrepoids à l'influence croissante des Russes et en partie des Autrichiens² — confia le trône des principautés roumaines (la Moldavie et la Valachie), pour une durée fixe (en général pour trois ans),³ à un membre honorable (c'est-à-dire aisé) du corps des fonctionnaires, dans une grande part des cas au dragoman (le premier interprète),⁴ en récompense de ses services, ou bien à certains membres de sa famille, d'abord, évidemment, en échange d'un cadeau convenable et puis d'un grand impôt.⁵ Un cas pareil se produisit même auparavant, étant donné que jusqu'à 1821 (date du commencement de la lutte d'indépendance grecque) l'administration et les affaires diplomatiques de l'empire furent gérées par les représentants cultivés,⁶ de larges envergures, parlant les langues occidentales (avant tout celle de la diplomatie de l'âge moderne, le français) de la colonie grecque d'Istanbul. Ils cultivaient soigneusement leur culture byzantine, conservaient leur art diplomatique traditionnel, et ne renoncèrent jamais au fond à créer — le moment venu — une Byzance nouvelle sur les ruines de l'Empire Ottoman.⁷

Cette colonie grecque distinguée, menant — comme une sorte de caste — une vie fermée, habita le quartier Fanar⁸ (Phanarion)⁹ de Constantinople, d'où le nom phanariote du fonctionnaire recruté parmi les membres de ce milieu (y compris le prince de la Valachie et celui de la Moldavie). La période même s'appelle *l'époque des phanariotes* (1711 — 1821)¹⁰ dans l'historiographie roumaine. «Toute l'époque phanariote — écrit l'un des connaisseurs de ces temps-là¹¹ — se trouve dans un rapport de dépendance avec la vie politique et sociale de la Turquie. La cour et la bonne société répandent une atmosphère par excellence orientale, et cela se montre non seulement dans l'administration et dans les cérémonies officielles, mais aussi dans la vie quotidienne, dans les habitudes vestimentaires et alimentaires, dans la manière de vivre et aussi dans la vie sentimentale des classes des boïards.» Mais du point de vue historique cette époque n'est pas seulement le temps de l'affirmation de l'influence turque et de l'expansion des symptômes despotiques orientaux, rencontrés déjà plus tôt dans la société roumaine des principautés: elle est en même temps le comble¹² de l'influence grecque¹³, remarquée auparavant aussi dans la vie en Moldavie et en Valachie. (Pour cette raison certains historiens sont enclins à marquer la période précédente — à partir de 1575 environ — de l'épithète «*préphanariotes*»¹⁴, en signalant que la césure, dans ce cas — là non plus, n'est pas importante.)

Les princes-fonctionnaires venus de Constantinople amenèrent avec eux leurs membres de famille et leur parenté nombreuse, aussi bien que leurs fidèles.¹⁵ Les Grecs occupèrent les différents postes de l'administration concentrée dans la cour princière (le *postelnic*, c'est-à-dire le ministre des affaires étrangères et le *vistiernic*, l'adjoint du ministre des finances étaient toujours grecs) et les postes-clé du commerce intermédiaire.¹⁶ Les

aïeux d'une partie considérable de la génération fondatrice de l'État et de la culture modernes, ceux de «la génération de 48», s'établirent également à cette époque-là aux principautés.¹⁷ L'influence grecque était si forte que les couches sociales supérieures — dites *protipendada*¹⁸ (ou *protipenda*), c'est-à-dire *cinq familles* — se grécisèrent presque entièrement. La langue de la cour et des académies princières (des écoles secondaires ou supérieures), celle de l'office religieux et de la vie publique était le grec; même ceux qui étaient d'origine roumaine le parlaient comme leur langue maternelle.¹⁹ L'assimilation — au début à l'avantage des Grecs — est de grande envergure mais, sauf les différends insignifiants et les querelles inévitables des cliques (entre autochtones et «hommes nouveaux»), elle ne provoque pas de difficultés.²⁰ Elle sert notamment à l'élite roumaine — n'écrivant pour l'instant que «pour son propre plaisir» ou «en vue d'une galanterie précieuse»,²¹ (alternativement ou à la fois)²² en grec, en roumain, et même en français — de pouvoir faire connaissance, pour ainsi dire de première source et conformément aux exigences et à l'orientation du développement bourgeois néo-grec, relativement avancé en Europe du Sud-Est, avec les idées et les résultats des lumières et de la décadence de la poésie classiciste (de «la petite poésie») françaises²³, pour connaître enfin le préromantisme.²⁴ Parallèlement à ce processus — et en même temps à la formation de l'opposition, relative aussi à la lutte d'indépendance grecque²⁵ —, parallèlement encore à l'activité des émigrants et des professeurs français²⁶ qui s'égaillaient un peu partout en Europe après la grande révolution, en représentant les tendances les plus diverses et en gagnant leur vie par l'ouverture des «pensions», la connaissance de la langue française devient à la mode, elle se propage de plus en plus, si bien qu'à l'usage de la langue roumaine — au moins dans les milieux de la haute société des deux principautés — n'échoit que la troisième place.²⁷ Dans aucun pays de l'Europe de l'Est — nota un diplomate français aux années 1830 — la langue française n'était pas soignée avec plus de succès qu'aux principautés roumaines.²⁸ L'opinion de certains connaisseurs de l'époque paraît donc bien fondée, quand ils considèrent les influences grecque et française presque inséparablement entrelacées comme un des résultats les plus importants de l'époque phanariote — outre la symbiose gréco-roumaine. En citant un historien roumain: c'était «comme la poussée des peuples roumains vers la culture française.»²⁹ Cette tendance est encore renforcée par l'habitude répandue — d'abord seulement dans les milieux les plus distingués — pendant les premiers dix ans du XIX^e siècle: pour faire des études, les jeunes gens sont envoyés en France, et le plus souvent à Paris.³⁰ Pas mal de fois, ces voyages sont organisés à l'aide du vaste système de relations des Grecs vivant aux principautés. (C'est le cas d'A. I. Cuza, futur prince, de N. Crețulescu, futur premier ministre, de V. Alecsandri, poète, d'I. Negulici, peintre, etc.)³¹ Ces jeunes gens, même s'ils ne prennent pas leurs études toujours au sérieux³², apprennent en tout cas parfaitement la langue, la civilisation et les manières mondaines des Français.³³ Plus tard, quand après la paix d'Andrinople (achevant victorieusement la guerre russo-turque et supprimant le monopole turc du

commerce de blé) le développement de caractère bourgeois précoce, jusqu'à extrêmement limité et restreint prend son essor, les fils issus des couches sociales inférieures (petits boyards, plébéiens, commerçants plus aisés, d'origine également hétérogène³⁴), et surtout ceux de la Valachie, partent, eux aussi, pour Paris aux années 1820 — 1830 pour continuer leurs études, sur les chemins déjà battus et en profitant des bourses des sociétés littéraires, * fondées aussi par les membres éclairés des protipendada.³⁵ Ils sont les porte-étendard du libéralisme roumain à caractère opposant,³⁶ se nourrissant des idées des lumières et suivant le modèle français, de ce libéralisme qui était une réaction à la fois turcophobe et (plutôt) russo-phobe^{36/a} au pouvoir double suivant la paix d'Andrinople: réaction au protectorat du sultan et à celui du tsar. Malicieusement, les contemporains les appelaient *bonjouristes*,³⁷ à cause de leurs manières françaises. Ils étaient ceux qui, par tous les moyens utilisables, firent prendre conscience à l'opinion publique française qu'un peuple apparenté, qui avait beaucoup souffert, vivait quelque part, aux environs du Bas-Danube, et qu'il devait être aidé par le grand frère français. «C'est la France qui nous a élevés, instruits» — peut-on lire dans la lettre des deux personnalités, peut-être les plus caractéristiques du libéralisme en Valachie, de Ion Brătianu et de C. A. Rosetti, écrite à leur professeur parisien, à Edgar Quinet. — «L'étincelle qui a embrasé notre pays, nous l'avons puisée à son foyer. Voilà ce que nous vous prions de lui dire en notre nom, cher maître. Parlez pour nous; elle vous écoutera. Soyez l'avocat de notre cause, le parrain de notre jeune Liberté. Rappelez encore à la France que nous sommes fils; que nous avons combattu pour elle sur les barricades. Ajoutez que ce que nous avons fait, nous l'avons fait à son exemple...»³⁸ C'est en ce temps-là que se développe une spécificité des états roumains de l'époque, c'est que les signes percant à tout bout de champs — signalés aussi par les voyageurs occidentaux — du despotisme oriental sur le modèle turc et la *causerie*³⁹ française élégante, polie dans les salons du grand monde parisien vont bien ensemble.

La particulière symbiose gréco-roumaine survit entretemps en toute tranquillité.⁴⁰ (Ce fait paraît être justifié par une donnée selon laquelle l'épithète de l'une des sociétés littéraires mentionnées ci-dessus était encore *greco-dacică*,⁴¹ c'est-à-dire gréco-dace même en 1812). Si l'apparition de la conscience nationale roumaine laissait déjà ses traces (p.e. dans les deux premières générations de la famille Văcărescu), la présence de l'élément grec ne lui pesait pas.⁴² De plus, un historien roumain du siècle passé — en rappelant l'identité reconnue des intérêts et l'ampleur de l'interpénétration — affirme tout simplement que «c'est grâce aux Grecs que les générations du début du XIX^e siècle commencèrent à "se sentir roumain",»⁴³ Même s'il exagère un peu, il est possible de conclure globalement que dans cette conception les buts grecs et roumains ne se distinguent pas jusqu'à 1821, en conséquence de l'usage des mêmes langues, de l'identité de la

* Societatea literară (greco-dacică!), 1810 — 1812; 1827; Societatea Filarmonică, 1833; Societatea literară, 1843; Asociația literară, 1845 — 47.

civilisation et de la religion, des analogies entre les idées humanitaires et réformistes inspirées par les lumières et, finalement, en raison de l'existence de l'ennemi commun.⁴⁴ Ainsi, les principautés deviennent les arrière-pays des préparations pour la lutte d'indépendance grecque, puis les bases d'opérations très importantes du mouvement «Hetaireia», dirigé par Alexandru Ipsilanti.⁴⁵

A partir de 1821 les voies de ces deux peuples en train de devenir nations se séparèrent tout d'un coup. Parmi des circonstances qui ne sont pas encore suffisamment éclaircies par l'historiographie, le mouvement grec «Hetaireia» et le mouvement social roumain de Tudor Vladimirescu — qui constitua originairement l'une des ailes du premier — se mirent en opposition⁴⁶, et la révolte de Vladimirescu (la *zavera*) fut réprimée par A. Ipsilanti même. Il y a de grandes présomptions en faveur de l'hypothèse selon laquelle — en dehors de l'hésitation (relative aux déclarations prématurées d'A. Ipsilanti et à la conjoncture défavorable de la situation internationale) de la diplomatie russe — c'était justement la participation plus active des couches sociales plébéiennes (des artisans et des commerçants) des bourgades et avant tout celle de la paysannerie roumaine qui eut un rôle déterminant dans ce conflit.⁴⁷ En tout cas, le fait qu'il y avaient aussi des intérêts et des buts par excellence roumains, devint irrévocablement évident. L'historiographie roumaine considère donc l'année 1821 à juste titre comme l'aube de l'histoire moderne.⁴⁸

Le mouvement national dans les principautés n'en est plus aux premiers pas, il sortit de sous les auspices des Grecs et prit son propre chemin. Cela ne voulait pas dire cependant que l'époque phanariote prit réellement fin. «Aucun groupement politique ne se suicida jamais et nulle part en masse, ni moralement, ni physiquement» — dit l'un des connaisseurs roumains de l'époque.⁴⁹ «Un monde meurt si son esprit meurt» — ajoute un autre.⁵⁰ Or, malgré que «l'inconscience fatale» d'Ipsilanti et le mouvement de Tudor obtinssent dans la cour du sultan le déplacement des voïvodes phanariotes et de leur entourage de la tête des principautés en les remplaçant par des princes *nationaux* (le fait que sa foi en ses fonctionnaires fidèles s'ébranla après l'éclatement de la lutte d'indépendance grecque, contribua à cette décision⁵¹), outre les voïvodes il y avait relativement peu de dirigeants qui quittèrent leurs fonctions et, même parmi eux, il y avait pas mal de gens (à côté des fonctionnaires nouveaux) qui, au bout de quelques ans, ayant désormais toute la confiance et les faveurs de la politique tsarienne, refiltrèrent à leurs postes.⁵² Ceux qui occupèrent leurs places, avaient été également les élèves des académies grecques de Bucarest et de Jassy, ils apprirent la même langue, la même culture et le même esprit que leurs prédécesseurs.⁵³ Ainsi, derrière leurs prétentieuses devises antiphanariotes ce sont plutôt des intérêts de groupe que des considérations nationales qui se cachent.⁵⁴ Par contre, il est indéniable que les aspirations des couches sociales intéressées au développement bourgeois revêtissent, d'une manière paradoxale, mais compréhensible, un aspect antigrec⁵⁵, et que la grécisation des couches supérieures s'arrête subitement.⁵⁶ Il paraît bien probable que l'échec du mouvement «Hetaireia», les

élans rallumés du mouvement populaire dirigé par Vladimirescu, puis l'état de disgrâce suivant ces événements contribuèrent à leur incertitude et à leur orientation changée. Elle pouvait être le cas échéant — en dehors de l'émigration — l'assimilation totale. Tout cela fut renforcé par le fait que la mentalité publique fut de plus en plus pénétrée d'une antipathie voilée⁵⁷ contre les phanariotes (identifiés à l'ancien système à renverser), et que cette antipathie, tout en entremêlant les nuances, passa à une grécophobie générale.⁵⁸ Cette tendance parviendra à son point culminant pendant le règne de Cuza (1859–66), en 1863: c'est la date où le prince fit séculariser la grosse fortune des cloîtres gérés par les Grecs⁵⁹. Cependant, tout cela n'empêcha pas la nouvelle direction — les princes nationaux, puis Cuza — (qui ne se distinguait pas autant de l'ancienne par sa méthode et par son caractère que plutôt par ses résultats⁶⁰), de bénéficier, en cas de besoin, des relations familiales, économiques et politiques des phanariotes.⁶¹

En conséquence de tout cela même la langue grecque disparaît peu à peu de la vie publique. Dans les milieux supérieurs c'est le français qui la remplace temporairement, en bas c'est le roumain qui la suit, et ce dernier passe de plus en plus au premier plan.⁶² Le grec, successivement relégué au second plan, gardera encore son rôle partiel et de plus en plus modeste dans la médiation de la culture pendant longtemps, environ jusqu'au dernier tiers du siècle.⁶³

Cela annonce la continuation⁶⁴ mais déjà au sens inverse⁶⁵ — de la fusion roumano-grecque,⁶⁶ commencée dès le premier moment. Auprès des anciennes familles phanariotes⁶⁷ qui se roumanisent peu à peu, mais définitivement, se présentent bientôt les représentants des couches sociales inférieures, en s'accommodant parfaitement de leurs habitudes, de leurs manières de vivre et de leurs idéaux, donc, en un mot: de leur mentalité.⁶⁸ Ethniquement hétérogènes (composés d'éléments bulgares, serbes, albanais, macédo-roumains auprès du grec⁶⁹), mais en partie déjà Roumains, ils représentent les intérêts de la future bourgeoisie roumaine.⁷⁰ L'assimilation s'avance donc⁷¹ et, surtout en Valachie, avec entrain, mais en ce qui concerne sa dimension, on ne peut se borner qu'à quelques hypothèses, n'ayant guère de chiffres à l'appui. Une étude récente juge qu'à peine plus de 10% des boyards en Valachie et 4% de ceux qui vivaient en Moldavie étaient Grecs au début du XIX^e siècle.⁷² Mais si l'on se rend compte du fait que l'immigration des Grecs commença déjà au milieu du XV^e siècle, qu'elle durait progressivement⁷³ et que, pour obtenir la nationalité, l'acte de mariage était suffisant — donc, au fond, on ne considérerait comme étrangers que les membres de la première génération⁷⁴ —, et si, même dans la première moitié du XIX^e siècle et, surtout en Valachie,⁷⁵ de nouvelles vagues des Grecs arrivèrent, on peut pourtant se faire une image approximative des dimensions du processus. A ce point de vue il sera certainement significatif de voir deux remarques de G. Călinescu, connaisseur initié de l'histoire de la société roumaine, auteur du manuel de l'histoire littéraire ayant le plus grand effet jusqu'à nos jours (*Istoria literaturii române de la origini pînă în prezent*, 1941). Il écrit sur le ca-

ractère ouvert des couches sociales supérieures et moyennes vivant dans les principautés comme ce qui suit: «... Il est vrai que les boyards étaient les plus ouverts à l'infiltration, mais ils exigeaient l'assimilation entière et parfois rapide...»⁷⁶. «Les Grecs vivant dans les principautés ne sont pas pareils à ceux qui vivaient sur la péninsule, et si l'on faisait un examen très subtil parmi les habitants citadins de l'époque, on se sentirait embarrassé. Entre le Roumain apprenant le grec et le Grec remplissant une fonction et parlant la langue du pays il n'y a aucune différence. Ni l'un, ni l'autre ne se rendent pas compte de la différence raciale, les rapports conjugaux se lient de la façon la plus simple, étant donné qu'ils sont tous orthodoxes. Un Grec vivant dans une principauté, du moment qu'il franchit le Danube, se range parmi les assimilés...»⁷⁷

Il est donc bien visible que dans les Principautés Danubiennes (plus tard Principautés Unies) et surtout — on ne peut pas l'accentuer suffisamment — en Valachie,⁷⁸ l'assimilation de l'élément grec, présent, sensiblement et avec toute son érudition politique, dans les couches supérieures et moyennes de la société, ne rencontre aucun obstacle important, puisqu'elle coïncide avec la tendance principale du progrès bourgeois roumain (valachien), donc, ses conditions deviennent exceptionnellement avantageuses. La fusion rapide n'est pas freinée par des différences confessionnelles, vu que les Grecs sont également de religion orthodoxe.⁷⁹ En train de se roumaniser progressivement, la majorité des Grecs qui ont un grand intérêt à ce que le développement bourgeois continue, adopte facilement les buts nationaux des Roumains⁸⁰ et, plus tard, elle consacrera toutes ses expériences accumulées et toute son habileté à la grande entreprise de la création d'une Roumanie unie. Autrement dit, l'assimilation ne dérange ni l'évolution sociale, ni l'efficacité politique, et ce qui s'y rattache indissolublement: elle ne divise pas les forces. Juste au contraire: elle enrichit le penser politique de traditions précieuses. Pour conclure: on réussit à liquider l'influence grecque de plusieurs siècles en permettant que, auprès de la survivance de ses conséquences négatives dans le développement social et dans la vie publique (comme «le byzantinisme», critiqué plus tard, et surtout du point de vue moral par les intellectuels de Transylvanie et de Moldavie, p. ex. par Slavici⁸¹ et Eminescu⁸²), ce soient plutôt ses résultats positifs qui, au moins dans les classes dominantes de la société roumaine, pouvaient subsister.

Cela vaut la peine de nous arrêter pour un instant. Une question se pose: ces classes, de qui et de quelles couches sociales se composent-elles? Au début du XIX^e siècle et environ jusqu'à 1821, ce sont de grands boyards roumains grécisés et de grands boyards grecs roumanisés qui — en citant les mots du premier prince *national* de Valachie, de Grigore Dimitrie Ghica (1822—1828) — «ces deux nations la valaque et la grecque, se sont si intimement amalgamées pendant le gouvernement précédent qu'on ne pourra jamais tracer une ligne de démarcation entre elles».⁸³ C'est surtout sur ce règne d'élite typique — qui survécut au fond après 1821 aussi, comme nous venons de le voir — que les couches sociales des boyards moyens et inférieurs de Valachie et de Moldavie (affermies, du point

de vue économique, par l'essor du commerce de blé, intéressées donc au progrès bourgeois), suivies, plutôt en Valachie, par les descendants des commerçants et des artisans,⁸⁴ ouvrirent une brèche. Parmi eux, bien que le nombre des étrangers⁸⁵ fût toujours élevé, c'étaient déjà les Roumains qui étaient en majorité, et la fusion, de même que dans la haute société, ne fit aucune difficulté.⁸⁶ Toutefois, ces «hommes nouveaux», fils de petits boyards et de commerçants, acquièrent (toujours plutôt en Valachie) une culture, une expérience politique, éventuellement de l'argent encore pour leurs voyages d'étude, dans les maisons, dans les milieux, dans les organisations des grands boyards ayant des idées plus libérales, en présentant l'orientation du progrès.⁸⁷ Ce phénomène était si courant qu'il peut être étudié même dans les premiers romans écrits en roumain (et surtout dans l'oeuvre classique de N. Filimon, publiée en 1863, intitulée *Ciocoii vechi și noi, s'au ce naște din pistică soareci mănîncă*).⁸⁸ La langue roumaine, elle-même, en garde la trace: le terme *băiat de/pe procop-seală*⁸⁹ (traduit approximativement: «fils qu'on fit enseigner», pareil à ce qu'on appelle en Hongrie «honoration») désigne les jeunes gens d'origine modeste, élevés chez les boyards qui se distinguaient d'une culture à la française⁹⁰ Ce sont les jeunes qu'on retrouve dans les mouvements des années 1830 – 40, sur les barricades de Paris (en février 1848), de même que plus tard (après 1859) dans les fauteuils ministériels et/ou à l'avant-garde de la littérature roumaine. C'est de cette manière que «descendit», peu à peu et degré par degré, la culture d'élite⁹¹ gréco-francisante du tournant du XVIII^e et du XIX^e siècles. Complétée, bien sûr, par la richesse des pensées du libéralisme (avant tout français), elle devint accessible pour des couches sociales de plus en plus vastes et, moins consciemment et seulement jusqu'à un certain degré, elle obtint, surtout en Valachie, une valeur de modèle. Elle «se démocratisa»⁹² donc tout en gardant bien de ses traits caractéristiques.

La maturation de ces jeunes gens est notée aussi par l'histoire événementielle de la politique. Plus d'un de leurs représentants prennent part au mouvement d'I. Cimpineanu en 1838, mais ce mouvement, comptant, pour la première fois, sur le contexte international et aussi sur le soutien éventuel des Roumains de Transylvanie, était encore dirigé — comme son nom l'indique — par *le groupe des grands boyards libéraux* de Valachie.⁹³ Au mouvement également valachien de 1840, dirigé par Dimitrie (Mitică) Filipescu,⁹⁴ participaient — en faisant voir la tendance prédominante du progrès social — les éléments d'intérêt bourgeois, «plébéiens» de la structure sociale, dans une proportion beaucoup plus élevée (N. Bălcescu, D. Macedonski, M. Serghiescu-Năționalu, Telegescu, etc.).⁹⁵ On a l'habitude de considérer ce mouvement comme la «répétition générale» avant la révolution valachienne (bucarestoise), puisqu'elle est au fond identique à l'aile gauche radicale de celle-ci;⁹⁶ mais il n'est pas impossible de conclure que leur condition, à partir de 1840, dépendait de moins en moins de la tutelle des grands boyards libéraux; les phases principales de leur émancipation politique prit fin.

Ce sont eux qui mettent à l'ordre du jour la transformation même radicale de la société de leur patrie, la démolition des entraves féodales et la solution de la question du servage (même si les Valachiens, pour des raisons de tactique, la laissent de côté en 1848).⁹⁷ Bien que — à la suite du travail des pédagogues d'origine transylvanienne vivant dans les principautés — les problèmes des Roumains de Transylvanie aient été connus par les générations précédentes⁹⁸, c'étaient eux qui s'identifiaient pour la première fois à toute la nation roumaine. Ils cherchaient les alternatives de l'unification, de la création d'un État unique⁹⁹, même s'ils n'en précisaient pas les moyens pendant longtemps, en discutant sur la question du cadre et des alliés.¹⁰⁰ L'une des possibilités prometteuses (en 1848 — 49) était justement celle de l'alliance hungaro-roumaine, à réaliser sous forme de la confédération danubienne.¹⁰¹

Puisque, même si les «hommes nouveaux» valachiens, les couches sociales des petits et des moyens boyards, des commerçants, des gens de métier libre, futurs représentants de la bourgeoisie roumaine, observent avec quelque soupçon les événements hongrois, ils sont plutôt contents de leurs succès et ils considèrent la révolution hongroise comme leur alliée naturelle et non pas comme leur futur adversaire. Pendant longtemps il restent libres de préjugés et ne manquent ni de penchant à l'entente, ni de disposition d'initiative, surtout après la codification de la libération des serfs en Hongrie.¹⁰² Nous en avons d'excellents témoignages: comme le document, exemplaire jusqu'à nos jours, de N. Bălcescu, le *Projet de pacification*, rédigé en été de 1849, de même que la revue de Braşov, intitulée *Espatriatul* — de son camarade C. Bolliac, fils de la même couche sociale —, revue qui invite à la réconciliation et à la coopération.¹⁰³ Néanmoins, leur entrain est freiné, leur enthousiasme est modéré par le scepticisme de leurs délégués d'origine transylvanienne, installés plus tôt en Valachie (I. Maiorescu, A. T. Laurian, etc.), par l'éclat de la lutte fratricide¹⁰⁴ et, de surcroît, par les expériences décevantes concernant le statut politique de Transylvanie et des Roumains transylvaniens, acquises au cours des négociations, du reste tardives, poursuivies avec les dirigeants hongrois. D'une manière tragique, tout cela semblait justifier — et du point de vue de la conscience nationale hongroise et roumaine, et de celui de la coexistence hungaro-roumaine — les doutes et les préjugés de leurs camarades transylvaniens, et tout cela était très propre à ce qu'ils adoptent, degré par degré, l'impatience, l'irritabilité et l'intransigeance de ceux-ci.¹⁰⁵

L'opinion du journaliste italien, Marco Antonio Canini, mérite bien notre attention. Excellent connaisseur des conditions et de la situation politique en Valachie, et en faisant preuve en même temps des sentiments amicaux envers les Roumains (c'est à lui que Kossuth dicta en mai de 1862 son illustre projet de la confédération danubienne et, en raison de ses bonnes relations avec les Roumains, c'était lui qui aurait dû s'en servir de base en négociant au nom de l'émigration hongroise!¹⁰⁶), il écrit: «... l'élément hungarophobe à Bucarest n'est pas l'autochtone; lui et avant tout l'aristocratie roumaine sentent qu'ils ont besoin d'un appui contre

l'influence russe et qu'ils pourraient le trouver surtout chez les Hongrois; le peuple est excité avant tout par ceux qui émigrèrent de la Transylvanie en Valachie, mais qui n'y trouvèrent non plus l'appréciation attendue; ils injurient donc le Hongrois et alimentent l'idée du grand empire roumain, de celui qui impliquerait d'une part la Transylvanie et une grande part de la Hongrie, d'autre part les tsintsares koutzo-valaques macédoniens. Ils ne sont dangereux que par le fait qu'ils obtinrent presque tous les postes de professeur...¹⁰⁷

Outre l'identité reconnue des intérêts hongrois et roumains et outre la situation socio-psychologique (demandant une analyse à part) des émigrants roumains de Transylvanie, cette remarque peut se rapporter à deux choses. D'une part, quant au corps d'État à former, plusieurs alternatives se présentèrent pour les dirigeants de la politique roumaine de l'époque.¹⁰⁸ D'autre part, et c'est peut-être encore plus important, les sentiments et les préjugés hungarophobes ne s'approfondirent pas encore dans les couches dirigeantes de la société que nous avons présentées. Cette attitude — qui n'est pas irrémédiable — n'apparaît que vers le milieu des années 1860, période de l'affermissement progressif du jeune État roumain, dont elle ne se distingue pas entièrement. En tout cas, les relations des deux peuples ne tirèrent pas profit du fait que, comme une lettre datée de 1855¹⁰⁹ en porte le témoignage, les soldats hongrois, membres des troupes autrichiennes occupant les deux principautés entre 1854 et 1857, firent une très mauvaise impression sur les habitants de Bucarest. Selon Ion Bălăceanu, auteur de cette lettre, ayant, jusqu'à la fin de sa vie, un rapport cordial avec Klapka, ces soldats considérèrent les Bucarestois comme des «valaques», c'est-à-dire l'ennemi, sur lequel on peut au moins se payer pour 1848-49. Toutefois, l'attitude caractéristique de ce temps-là est encore représentée par N. Filimon (N. Papadonatu,¹¹⁰ 1819-1865), auteur d'origine grecque (macédo-roumaine?) du «roman de base» roumain dont nous venons de parler. C'est l'exemple, en Valachie, du comportement sans prévention, exemple de l'amitié et de la compréhension des Hongrois et de leur civilisation. En passant par la Hongrie et en séjournant aussi à Pest lors de son voyage de 1858 en Allemagne du Sud et en Italie, Filimon se souvient chaleureusement de ses expériences et de son amitié liée avec un Hongrois de Transylvanie, nommé János Kövesdy, qui parlait bien le roumain.¹¹¹

Avançons dans le temps: nous sommes en 1859, année de l'union de la Valachie et de la Moldavie. Favorisé de la constellation heureuse de la politique extérieure (de la guerre de Crimée, des intérêts, d'ailleurs opposés, des grandes puissances, visant l'arrêt de la progression de l'empire tsariste dans les Balkans, etc.), l'événement de l'union doit beaucoup aux efforts de cette génération. Il lui reste «seulement» à faire reconnaître ce fait aux puissances garantes, et il lui faut encore mettre à l'exécution les réformes sociales (prescrites, entre autres, par l'accord de Paris, en 1858). La génération de 1848 vit maintenant son époque de prospérité. D'après les documents accessibles des archives (comme p. ex. la liste des députés et des groupements parlementaires l'attestent), parmi eux il y avait beaucoup

de Grecs^{ou}, au moins, nombreux étaient ceux dont le nom était grec.¹¹² Même si leur nom était déjà roumain ou s'ils étaient d'origine roumaine par le père, la parenté grecque se démontre fréquemment (Ion Ghica,¹¹³ 1816–1897; I. H. Rădulescu,¹¹⁴ 1802–1872; C. Negri,¹¹⁵ 1812–1876; Ion Bălăceanu,¹¹⁶ 1828–1914; C. A. Rosetti,¹¹⁷ 1816–1885; les frères Alecsandri:¹¹⁸ Vasile, 1821–1890; Ion, 1826–1884; C. Bolliac,¹¹⁹ 1813–1881; A. I. Cuza,¹²⁰ 1820–1873; etc.). N. Bălcescu¹²¹ (1819–1852), le représentant peut-être le plus éminent de cette génération, apprit d'un archimandrite à lire et à écrire en grec, avant de le savoir en sa langue maternelle. Même M. Kogălniceanu¹²² (1817–1891), qui faisait la majeure partie de ses études à Berlin (1835–38), et qui représente un ton et un niveau particuliers par son érudition et son esprit, était d'une culture grecque, si bien que son surnom était, non pas sans cause, «der schwarze Griech e». Les frères Brătianu¹²³ (Dumitru, 1818–1892; Ion, 1821–1891) qui faisaient également leur tour de Paris, s'appliquaient beaucoup et avec succès à la création de l'État indépendant et à l'affermissement de ses institutions. Par contre, leur père, Dincă (Constantin) Brătianu paraît sortir des pages du roman de Filimon: même son nom est identique à celui du héros (*Dimu Păturică*). Il est possible que cette coïncidence soit due au hasard, mais, peut-être (on plutôt) elles s'explique par le caractère typique de ces carrières.

Il est intéressant de voir quelques émigrés hongrois se préoccuper de l'origine des hôtes ou des interlocuteurs, même plusieurs décennies après leur roumanisation. En 1849 László Berzenczey, l'un des futurs commissaires de l'émigration de Kossuth, présente Cuza – très amical d'ailleurs avec lui, de même qu'avec Klapka et d'autres Hongrois – de la manière suivante: «... On ne sait pas si la famille Kuza est grecque ou roumaine, mais la mère est une matrone grecque qui jouit d'une considération générale. Malgré ceci, Kuza est rangé parmi les patriotes au lieu des phanariotes, bien que le teint clair du visage – il n'est pas blond au sens commun du mot –, la taille svelte du futaie, la mimique grecque confinante à la langue orientale du visage et des gestes, les yeux clairs et l'alanguissement rêveux du regard aigu révèlent son origine grecque. C'est que les gestes à la française qu'il adopta, malgré qu'ils soient bien habitués, ne paraissent pas originaux. Le bel habit et les manières courtoises me frappèrent également quand il vint à ma rencontre, en tendant sa droite et me saluant en français: Vous êtes bienvenu, Monsieur...»¹²⁴ Après un entretien poursuivi avec Cavour, premier ministre de Piémont, Gyula Tanárky à son tour, n'hésitera pas de noter dans son journal intime que Ion Ghica (personnage peut-être le plus terrifiant de la génération roumaine de 48, connu de son intelligence, de ses intrigues et de sa main dure) est «un Grec phanariote».¹²⁵

C'est cette génération qui dirigeaient les affaires extérieures et intérieures du jeune État roumain.¹²⁶ C'est elle qui occupait les postes les plus importants; c'est d'elle que dépendait l'avenir de l'État indépendant. A peu d'exceptions près on peut dire de tous ces personnages qu'ils étaient «diplomates nés». On se tromperait en affirmant que l'origine en tant que telle ait une importance décisive pour définir le caractère et la qualité

des aptitudes et des facultés humaines. Toutefois, rien que ces exemples prouvent avec beaucoup de vraisemblance que les circonstances essentiellement pareilles et la remise des expériences acquises par les générations précédentes peuvent reproduire certaines façons de penser et certaines attitudes, et qu'elles excluent encore moins l'existence des traditions obstinément survivantes.¹²⁷

Les aïeux de cette génération s'habituèrent aux conditions difficiles, ils savaient que les faveurs du sultan ou du grand vizir étaient capricieuses, tandis que les intrigues¹²⁸ étaient quotidiennes, et les hospodars n'accomplissaient pas toujours leur service jusqu'à la fin¹²⁹. Ce fait, comblé plus tard par l'incertitude générale de l'existence et de la situation matérielle¹³⁰ dans les principautés¹³¹, signifiait que le sens politique devint tout simplement une question de vie ou de mort.¹³² Celui qui commit une erreur ou n'était pas expert dans les intrigues, jouait sa tête.

Quelles sont, finalement, les conclusions de cet examen que nous venons de proposer ? C'est que, en un mot, la diplomatie de l'État à peine formé de Cuză qui, en s'organisant, se trouve aux prises avec de graves soucis intérieurs, ne pourra être nullement considérée comme une formation embryonnaire.

Or, c'est avec cette diplomatie que les membres, séjournant en Valachie et en Moldavie, de l'émigration hongroise devaient se mettre d'accord sur les questions fondamentales, déterminant la coexistence hungaro-roumaine pour une longue période nouvelle.

Ce problème nous amènera à poser encore d'autres questions qui, certainement, ne seront pas moins complexes. En conséquence des antécédents aussi, on verra se confondre les préjugés réciproques, de plus en plus irritants et les tentatives d'accord de plus en plus désespérées dans une discordance dont l'analyse, assurément, ne sera pas sans leçon.

NOTES

¹ Cf. le discours de M. Kogălniceanu prononcé au Parlement le 9 février 1863. Cité par A. D. Xenopol: *Istoria românilor din Dacia Traiană*, vol. XIII. București, s.d., pp. 155 et 157.

² *Istoria poporului român* (Rédigé par A. Oțetea/ dans la suite: Oțetea), București, 1970, 181; *Gáldi-Makkai*: *A románok története* (L'histoire des Roumains), Budapest, s.d., pp. 167-169 (dans la suite: *Gáldi-Makkai*).

³ C. C. Giurescu: *Istoria românilor*, III/1, București, 1942, p. 226 (dans la suite: Giurescu); Oțetea: p. 182.

⁴ A. D. Xenopol: *Istoria românilor din Dacia Traiană* 5 (Epoca fanarioților), Iași, 1892, pp. 518-519, 536, 539, 666 (dans la suite: Xenopol); Giurescu: p. 225; D. Onciul: *Din istoria României*, Buc., 1914, p. 88 (dans la suite: Onciul); Oțetea, p. 182.

⁵ Oțetea: p. 182; Giurescu: p. 226; Lupaș, J.: *Istoria unirii românilor*, Buc., s.d., p. 192 (dans la suite: Lupaș); Onciul: p. 89; Xenopol: pp. 65-66.

⁶ Oțetea: p. 182; Xenopol: pp. 536-537, 665-669; Giurescu: p. 225; Onciul: pp. 88, 94; *Gáldi-Makkai*: pp. 169, 237.

⁷ I. H. Rădulescu: *Opere* I, Buc., 1939 (Préface de D. Popovici), pp. 21-22 (dans la suite: I. H. Rădulescu); Xenopol: pp. 536-537; *Gáldi-Makkai*: pp. 169-170, 237; P. Zirkuli: *A román felvilágosodás* (Les lumières roumaines), manuscrit (dans la suite: Zirkuli). Cette idée se trouve aussi parmi les objectifs du mouvement «Hetéria» (Hetaireia). Cf. *Benedek Jancsó*: *A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota* (L'histoire et l'état actuel des tendances nationales roumaines), vol. II, Budapest, 1899, p. 341.

- ⁸ *Ofetea*: p. 182; *Onciul*: p. 88; *Giurescu*: p. 225; *Xenopol*: p. 1; *Lupaș*: p. 192; *Gâldi-Makkai*: p. 168; *Zirkuli*: ibid.
- ⁹ *György Belia*: A román irodalom története (L'histoire de la littérature roumaine), manuscrit.
- ¹⁰ *Xenopol*: p. 1; *Ofetea*: p. 182; *Giurescu*: p. 225.
- ¹¹ *L. Șăineanu*: Influența orientală asupra limbii și culturii române, Buc., 1900, pp. LXXVI-LXXVII (dans la suite: Șăineanu).
- ¹² Cf. *D. Russo*: Studii istorice greco-române, Buc., 1939, surtout les parties correspondantes des études intitulées «Bizațul reabilitat» et «Elenizmul în România» dans les volumes I-II. Vol. I. pp. 10-11; vol. II. pp. 494, 535-536, 537-538, 540; *N. Iorga*: Istoria românilor în chipuri și icoane, Craiova, 1921, p. 244; *N. Iorga*: Histoire des Roumains et de leur civilisation, Buc., 1922, pp. 123, 127, 192-193; *Gâldi-Makkai*: pp. 138, 168. *Șăineanu*: pp. LXXVI-LXXVII; *Xenopol*: pp. 516, 530; *C. V. Obedeanu*: Grecii în Țara Românească, Buc., 1900, pp. 16-26; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni la studiul originilor și dezvoltării burgheziei române până la 1848, Buc., 1972, p. 56 (dans la suite: *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni...).
- ¹³ *Cornelia Papacostea-Danielopolu*: Intelectualii români din Principate și cultura greacă, 1821-1859, Buc., 1979, p. 7 (dans la suite: Danielopolu); *Lupaș*: p. 199; *Zirkuli*: ibid; *Xenopol*: pp. 1 et 516; *D. Russo*: vol. I pp. 10-11, vol. II p. 538; cf. *Xenopol*: pp. 436-437, 589-612; *Gâldi-Makkai*: pp. 176-181, 239-244, 272-275. Un résumé plastique - et d'une valeur documentaire - de l'époque phanariote est donné dans l'oeuvre d'A. Ubicini. Voir le chapitre «Provinces d'origine roumaine. Valachie, Moldavie, Bukovine, Transylvanie, Bessarabie». Pp. 86-130 de la II^e partie du vol. intitulé «L'Univers. Histoire et description de tous les peuples. Provinces danubiennes et roumaines», Paris, s.d.
- ¹⁴ *E. Stănescu*: Préphanariotes et Phanariotes dans la vision de la société roumaine des XVII^e-XVIII^e siècles, in: Symposium L'époque phanariote, Thessaloniki, 1974, pp. 347-358. Cf. *A. Pippidi*: Hommes et idées du Sud-Est Européen à l'aube de l'âge moderne, București - Paris, 1980, pp. 342-343.
- ¹⁵ *Șăineanu*: p. CLVII; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni, p. 56; *Xenopol*: pp. 139, 145, 521, 529, 531; *Lupaș*: p. 192; *Giurescu*: pp. 265, 280. C'est ainsi que le grand père d'I. L. Caragiale (1852-1912), l'un des plus grands classiques de la littérature roumaine, parvint - entre autres - d'Istanbul à Bucarest, comme le cuisinier de Ion Caragea (1812-1818), avant-dernier prince phanariote en Valachie; le grand père était un Albanais grécisé de l'île d'Idra, donc idriote. Cf. *Ș. Cioculescu*: Viața lui I. L. Caragiale, Buc., 1977, pp. 15-16; *G. Călinescu*: Ist. lit. rom. de la origini până în prezent, Buc., 1941, p. 431 (dans la suite: Călinescu). Sa grand-mère et sa mère étaient par contre sans aucun doute grecques. Cf. *Cioculescu*: pp. 15 et 22.
- ¹⁶ *Xenopol*: pp. 139, 145, 530-532; *Giurescu*: p. 265, *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... p. 56; *Șăineanu*: p. CLVIII; *Gâldi-Makkai*: pp. 96-97, 176-177, 181-182; *Belia*: ibid. Selon Jancsó en Olténie, même vers 1820, les grands propriétaires fonciers et les hauts fonctionnaires étaient pour la plupart des Grecs. Cf. *Jancsó*: p. 339; *Zirkuli*: ibid.
- ¹⁷ *Călinescu*: p. 128, (*I. E. Rădulescu*, cf.: *I. H. Rădulescu*: Opere, I Buc., 1939 p. 8; *Danielopolu*: p. 118), p. 187 (C. Facă: cf. *D. Popovici*: Romanticismul românesc, Buc., 1972, p. 60), p. 206 (Anton Pann), p. 233 (C. Boliac, cf. Istoria literaturii române, Buc., 1971, p. 236 et *O. Papadima*: C. Boliac, Buc., 1966, p. 24), p. 240 (G. Sion: cf. *Danielopolu*: p. 115), p. 253 (Vasile et Ion Alecsandri), p. 431 (Costache, Iorgu, Luca Caragiale - les oncles et le père de I. L. Caragiale), etc.; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 56-57.
- ¹⁸ Cf. *Xenopol*: p. 539; *Gâldi-Makkai*: pp. 179, 239; *Zirkuli*: ibid.
- ¹⁹ *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... p. 56; *Xenopol*: pp. 528-529, 610, 627, 652-658, 661-663; *Onciul*: p. 92; *Lupaș*: p. 200; *Gâldi-Makkai*: pp. 96-97, 179-180, 239; *P. Cornea*: Originile romantismului românesc, Buc., 1972, pp. 61-62, 80 (dans la suite: *Cornea*). *Belia*: ibid.; *Zirkuli*: ibid.
- ²⁰ *Xenopol*: pp. 138, 528-529, 652-656, 662-663; *Lupaș*: p. 200; *Călinescu*: pp. 233, 253; *Cornea*: pp. 61-62; *L. Pătrășcanu*: Un veac de frământări sociale, Buc., 1969 p. 107. (dans la suite: *Pătrășcanu*); *Gâldi-Makkai*: pp. 96-97, 180, 239. Pour les antécédents cf. encore p.ex. *Obedeanu*: pp. 134-135; pour les conséquences cf. *Danielopolu*: pp. 36-37.

- ²¹ Zirkuli: ibid.
- ²² Cf. le cas d'Alecu Văcărescu, *Cornea*: pp. 63, 140–141; Zirkuli: ibid.
- ²³ Călinescu: Ist. lit. rom. Compendiu, Buc., 1968, p. 50; *Cornea*: pp. 82, 318; Istoria literaturii române I, Buc., 1971, p. 129.
- ²⁴ Călinescu: pp. 67, 70–71, 91; Ist. lit. rom. II Buc., 1968, pp. 12–13; A. Dușu: Sinteză și originalitate în cultura română, Buc., 1972, pp. 101–102; *Cornea*: pp. 80–83, 85, 96; cf. Xenopol: p. 664; I. H. Rădulescu: pp. 3–5, 7, 9–10, 21–22; Danielopolu: pp. 8–11, 19, 23–24; Găldi–Makkai: pp. 185–190, 237–239; Zirkuli: ibid. Pour les rapports internationaux du développement bourgeois en Europe sud-orientale voir I. Diószegi: Klasszikus diplomácia – modern hatalmi politika (Diplomatie classique – politique moderne de la domination), Budapest, 1967, pp. 104–109.
- ²⁵ Lupaș: p. 224; Xenopol: pp. 446–453; I. H. Rădulescu: pp. 10, 22; *Cornea*: pp. 63–64; Găldi–Makkai: p. 235. Pour les influences gréco-françaises, quasi indissociables, voir encore A. Camariano: Spiritul revoluționar francez și Voltaire în limba greacă și română, Buc., 1946.
- ²⁶ Călinescu: pp. 71, 89, 147; Al. Ciorănescu: Literatura comparată, Buc., 1944, pp. 42–50; *Cornea*: pp. 53–54; Danielopolu: p. 23; Xenopol: pp. 669–671, 673; Găldi–Makkai: p. 278.
- ²⁷ Cf. *Cornea*: p. 60; A. Veress: Pictorul Barabás și Românii, Buc., 1930, p. 20; Xenopol: p. 673; Zirkuli: ibid.
- ²⁸ A. Stan: Grupări și curente politice în România între unire și independență, Buc., 1979, p. 31. (dans la suite: Stan).
- ²⁹ Xenopol: pp. 664, cf.: 674, 676; Onciul: pp. 94–95; *Cornea*: pp. 48–53, 61; Găldi: Les mots d'origine néogrecque en roumain à l'époque des phanariotes, Budapest, 1939, p. 24; Găldi–Makkai: p. 278.
- ³⁰ Xenopol: pp. 673–674; Danielopolu: pp. 11, 23; *Cornea*: pp. 57–58; Stan: pp. 32–33; Găldi–Makkai: pp. 277–278, 287–288, 331–332.
- ³¹ D. Ivănescu: Contribuții la biografia lui Alexandru Ioan Cuza înainte de domnie, in: Cuza Vodă – în memoriam, Iași, s.d. (1973), pp. 57–58; Alexandru Ioan Cuza – acte și scrisori (édition de D. Ivănescu et V. Isac), Iași, 1973, p. X.
- ³² Cf.: p.ex. V. Alecsandri (Călinescu: p. 254., cf. encore Al. Ciorănescu: Literatura comparată, Buc., 1944, pp. 171–173); I. Ghica (Călinescu p. 333), Al. I. Cuza (Xenopol: Istoria românilor din Dacia Traiană XIII, Buc., s.d., p. 11).
- ³³ Il est intéressant de citer une déclaration de N. Iorga (1871–1940), historien conservateur roumain, d'origine moldavienne, personnage de premier plan d'une tendance nationale et populaire. L'opinion de Iorga sur «la génération de 48» – d'origine plutôt valachienne et grecque (cf. les notes 17 et 113–125) – est nuancée par son aversion personnelle qui, en dernière analyse, doit beaucoup aux divergences structurales de l'évolution sociale en Valachie et en Moldavie. Voilà ce qu'il disait à une conférence, le 13 mars 1906: «Ces Messieurs sont rentrés de Paris en parlant parfaitement le français, en écrivant parfaitement en français, en connaissant toutes les rues et ruelles de Paris, en connaissant tous les établissements et tous les racontars de la vie parisienne de l'époque. Orgueilleux, ils sont revenus en méprisant les parents, les aïeux et les paysans barbares de la terre roumaine... Ils sont rentrés dans ce pays pour relever le drapeau tricolore qui ne pouvait être qu'un chiffon dans ces conditions. Ils ont donc relevé leur chiffon en rassemblant les gens autour de lui et en criant trois mots étrangers que la foule n'a pas compris: liberté, égalité, fraternité. Au lieu de ces mots ils auraient dû écouter d'anciens mots roumains, comme humanité et vérité». E. Lovinescu: Istoria civilizației române moderne, Buc., 1972, p. 130.
- ³⁴ Cf. Călinescu: I. E. Rădulescu și școala sa, Buc., 1966, p. 17; *Cornea*: p. 43; Lupaș: p. 199; A. Oțetea: Ist. României III, Buc., 1964, p. 603; Iorga: Ist. românilor în chipuri și icoane, Craiova, 1921, pp. 245, 266; cf. encore le discours de M. Kogălniceanu, prononcé au Parlement le 12 nov. 1857. Il parle de l'absence de la classe moyenne qui, selon Sièyes, devrait être le tout dans une nation. Elle n'existe surtout pas en Moldavie et, même si elle commence à se former, ses représentants (comme les médecins et avant tout les commerçants) sortent des milieux étrangers. Kogălniceanu: Discursuri parlamentare în epoca Unirii, Buc., 1959, pp. 37, 38 et Texte social-politice alese, Buc., 1967, pp. 192, 193; cf. M. Emerit: Les paysans roumains depuis le traité d'Andrinople jusqu'à la libération

- des terres (1829—1864), Paris, 1937, pp. 244, 408; *Iorga*: Istoria poporului românesc IV, Buc., 1928, pp. 180, 181 et *G. Ibrăileanu*: Spiritul critic în cultura românească, Iași, 1970, pp. 44, 74, 92; *Pătrășcanu*: pp. 113, 197—199.
- ³⁵ Voir p. ex. le cas de Dimitrie Bolintineanu (1819—1872), représentant considérable de la poésie patriotique valachienne. Il était d'ascendance aroumaine (macédo-roumaine) par son père (cf. *Călinescu*: p. 215; Scriitori români, Buc., 1978, p. 87); voir encore le cas de Nicolae Bălcescu (1819—1852), personnage central du libéralisme roumain (valachien). Cf. *Zoltán I. Tóth*: Magyarok és románok (Hongrois et Roumains), Budapest, 1966, p. 293.
- ³⁶ *Stan*: pp. 17, 31—33; Cf. *E. Lovinescu*: Ist. civ. rom. moderne, Buc., 1972, p. 96.
- ^{36/a} Cf. *N. Bălcescu*: Opere 1/2 (Édition de G. Zane), Buc., 1940, p. 89; *Ioan C. Filitti*: Domniile române sub Regulamentul Organic, 1834—1848, Buc., 1915, p. 411; *A. D. Xenopol*: Istoria partidelor politice în România, București, 1910, pp. 210—229, 270.
- ³⁷ *Călinescu*: p. 187; *I. C. Filitti*: op. cit. p. 410; *Găldi—Makkai*: pp. 283, 287.
- ³⁸ *E. Lovinescu*: Ist. civ. rom. moderne, Buc., 1972, p. 137; cf. *Găldi—Makkai*: p. 332.
- ³⁹ Cf. *Xenopol*: pp. 589—612; *Găldi—Makkai*: pp. 176—181, 239—242.
- ⁴⁰ *Cornea*: pp. 61—65; *I. H. Rădulescu*: pp. 4—5, 8; *Zirkuli*: ibid. Sur les aspects linguistiques et tout particulièrement sur le bilinguisme gréco-roumain et les éléments grecs gardés jusqu'à nos jours dans la langue roumaine, et aussi sur l'histoire de toute l'époque phanariote voir *László Găldi*: Les mots d'origine néo-grecque en roumain à l'époque des phanariotes, Budapest, 1939.
- ⁴¹ *N. Camariano*: Sur l'activité de la «Société littéraire gréco-dacique» de Bucarest, 1810—1812, in: Revue des études sud-est européennes, VI. (1968), N- 1 pp. 39—54; cf. Ariadna Camariano — Cioran: Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs, Thessaloniki, 1974, pp. 467—468; *Cornea*: pp. 64—65.
- ⁴² *Cornea*: pp. 61, 62, 63, 64, 67; *I. H. Rădulescu*: p. 4.
- ⁴³ L'avis de *V. A. Urechid*; cité par *Cornea*: p. 68 et note 51.
- ⁴⁴ *Cornea*: pp. 61—65; *Xenopol*: p. 452; *Găldi—Makkai*: p. 235; *I. H. Rădulescu*: pp. 4—5, 8; *Danielopolu*: pp. 151—152; cf. *V. Maciu*: Caracterul mișcării lui Tudor Vladimirescu, in: De la Tudor Vladimirescu la răscoala din 1907, Craiova, 1973, pp. 9—37.
- ⁴⁵ *Oțetea*: pp. 222—224; *Xenopol*: pp. 444—457; *Pătrășcanu*: p. 102; *Găldi—Makkai*: pp. 238—239; *Jancsó*: op. cit. p. 341; *Zirkuli*: ibid.
- ⁴⁶ *Xenopol*: pp. 458—491; *Lupaș*: p. 211; *Oțetea*: pp. 221—231; *Radu R. N. Florescu*: The struggle against Russia in the Roumanian Principalities, 1821—1854 (chapitre IV), in: ACTA HISTORICA, tomus II, Roma, 1962; cf. *D. Berindei*: L'année révolutionnaire 1821 dans les Pays roumains, Buc., 1973.
- ⁴⁷ *Pătrășcanu*: pp. 82—87, 106; *Onciul*: p. 96; *E. Lovinescu*: p. 92; *V. Maciu*: op. cit.
- ⁴⁸ Cf. *Oțetea*: pp. 224—227; *Xenopol*: pp. 437, 451—491; *Onciul*: pp. 96—98; *Lupaș*: pp. 209—212; *E. Vîrtosu*: Tudor Vladimirescu. Glose, fapte și documente noi, Buc., 1927; *Cornea*: pp. 160—181; *Pătrășcanu*: pp. 61—107; *Mircea T. Radu*: 1821. Tudor Vladimirescu și revoluția din Țara Românească, Craiova, 1978; *Jancsó*: p. 339; *Găldi—Makkai*: pp. 245—252; sur les rapports de cette question avec l'histoire diplomatique voir *Diószegi*: pp. 104—109.
- ⁴⁹ *A. Pippidi*: Fanarioții — mituri și realități, in: România literară, année XIV, No 25, le 18 juin 1981, p. 19.
- ⁵⁰ *M. Iorgulescu*: Fișcul ca excepție, Buc., 1979, pp. 8—9. Cf. *I. H. Rădulescu*: pp. 3—5; *Cornea*: pp. 182, 213.
- ⁵¹ *V. Maciu*: op. cit. p. 36; *Iorgulescu*: op. cit. p. 8.
- ⁵² *Danielopolu*: pp. 31—35; cf. *N. Iorga*: Un cugetător politic moldovean de la jumătatea sec. XIX. Șt. Sc. Dăscălescu, Buc., 1932, p. 20; *N. Bălcescu*: Mersul revoluției în istoria românilor, in: *N. Bălcescu*: Opere (Édition de G. Zane), Vol. I/2, Buc., 1940, pp. 102—103.
- ⁵³ *I. H. Rădulescu*: p. 3; cf.: *Iorgulescu*: p. 8.
- ⁵⁴ Cf.: *Cornea*: p. 66; *A. Pippidi*: op. cit. p. 347 et Fanarioții — mituri și realități, România literară, année XIV. No 25, le 18 juin 1981, p. 19.
- ⁵⁵ *A. Stan*: p. 16; *Pătrășcanu*: pp. 106—107.
- ⁵⁶ *I. H. Rădulescu*: p. 4. Sur les conséquences linguistiques voir *Găldi*: op. cit. p. 72.
- ⁵⁷ Cf. p. ex. le discours de Kogălniceanu contre le candidat à la députation d'Al. C. Moruzi, à la séance du 9 décembre 1861 du Parlement moldave; *Kogălniceanu*: op. cit. pp. 315—335; *Pătrășcanu*: pp. 104—105.

- ⁵⁸ *László Makkai*: Magyar-román közös múlt (Le passé commun hungaro-roumain), Budapest, 1948, p. 200. *Cornea*: p. 66; cf. *Pippidi*: op. cit. p. 347 et *M. Iorgulescu*: Firescul ca excepție, Buc. 1979, p. 9.
- ⁵⁹ Ist. rom. IV, Buc., 1964, pp. 361-363; *Oțetea*: p. 273; *Onciul*: pp. 111-112; *Lupaș*: p. 270. Dans le détail voir *Xenopol*: Ist. rom. din Dacia Traiană, XIII, Buc., s.d., pp. 176-242; *M. Emerit*: Les paysans roumains depuis le traité d'Andrinople jusqu'à la libération des terres (1829-1864), Paris, 1937, pp. 471-487.
- ⁶⁰ Cf. *I. H. Rădulescu*: pp. 3-5; *Cornea*: p. 213; *L. Rădulescu-Pravăț*: Activitatea lui M. Kogălniceanu până la 1866, Buc., 1913, pp. 9-13, 21, 23; *M. Emerit*: Victor Place et la politique française en Roumanie à l'époque de l'Union, Buc., 1931, pp. 167-188; cf. encore *M. Emerit*: Les paysans roumains... p. 246.
- ⁶¹ *Danielopolu*: pp. 34-35; Les rapports d'Arthur Seherthosz à György Klapka (Archives Nationales R 295, 9 d. 22 t.).
- ⁶² Cf. *Jósa Oroszhegyi*: Román élet (Vie roumaine), Kolozsvár, 1942, p. 44.
- ⁶³ *I. H. Rădulescu*: pp. 4-5, 7-8; *Danielopolu*: pp. 25, 156.
- ⁶⁴ *Danielopolu*: pp. 36-37; *Călinescu*: pp. 233, 253; *I. H. Rădulescu*: pp. 3-5.
- ⁶⁵ *I. H. Rădulescu*: p. 4; *Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 56-57.
- ⁶⁶ Cf. les notes 19 et 20; cf. encore *Onciul*: pp. 88 et 92; *N. Iorga*: Istoria românilor în chipuri și icoane, Craiova, 1921, pp. 245, 266; *Iorga*: Istoria poporului românesc IV, Buc., 1928, pp. 180-181; *Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 56-57.
- ⁶⁷ *Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 56-57; *Găldi-Makkai*: pp. 96-97, 138.
- ⁶⁸ Cf. le roman de N. Filimon qui représente ce processus avec une fidélité artistique et une authenticité historique (cf. Șăineanu: p. CCLVI), de même que certaines parties du traité philosophique d'I. H. Rădulescu, «père de la littérature roumaine» («homme nouveau», lui aussi, d'origine grecque et membre de «la deuxième génération» fraîchement assimilée; cf. encore Călinescu: p. 128 et I. H. Rădulescu: p. 8). Ce traité s'intitule «Issachar sau laboratorul. Echilibru între antiteze sau spiritul și materia». Buc., 1859-1869). Cf. encore *Al. Paleologu*: Spiritul și litera, Buc., 1970, p. 10 (dans la suite: *Paleologu*). Sur la mentalité et le bilinguisme gréco-roumain auquel s'associe encore la connaissance du français (et, éventuellement, de l'allemand, du turque et du hongrois), cf. *Iorga*: Ist. rom. în chipuri și icoane, Craiova, 1921, p. 255; *Danielopolu*: p. 66; *Paleologu*: p. 12.
- ⁶⁹ Cf. encore la note 34. Pour l'assimilation des Bulgares valachiens cf. *C. C. Giurescu*: Istoria Românilor vol. II, partie I, Buc., 1940, p. 337.
- ⁷⁰ *Pătrășcanu*: pp. 197-199; *C. C. Giurescu*: p. 46; *Paleologu*: pp. 13-14;
- ⁷¹ *Iorga*: Ist. pop. rom. IV, Buc., 1928, pp. 88-89, 180-181; *C. C. Giurescu*: pp. 45-46; *Iorga*: Ist. rom. în chipuri și icoane, Craiova, 1921, p. 266; *Iorga*: Histoire des Roumains et de leur civilisation, Buc., 1922, p. 220. Son épanouissement et son apparition dans la littérature voir dans les comédies de V. Alecsandri, puis dans celles de I. L. Caragiale(!), cf. Șăineanu: p. CCLVI.
- ⁷² *A. Pippidi*: Hommes et idées... p. 346; cf. *Georgescu Vlad*: Ideile politice și iluminismul în Principatele române, Buc., 1972, p. 20; *M. Emerit*: Les paysans roumains... p. 240; *A. Pippidi*: Fanarioții..., România literară, année XIV, No 25, p. 19.
- ⁷³ Cf. la note No 12!
- ⁷⁴ *Xenopol*: p. 528; *Danielopolu*: pp. 36, 90.
- ⁷⁵ *Xenopol*: p. 528; *Danielopolu*: pp. 36, 90.
- ⁷⁶ *Călinescu*: p. 233.
- ⁷⁷ *Călinescu*: p. 253; cf.: *C. V. Obedeanu*: op. cit. pp. 134-135.
- ⁷⁸ «La grécisation de la Valachie semble avoir été plus profonde» («die Walachei mehr Griechen beherberget als Moldau» dit M. Iorga, Geschichte des rumänischen Volkes in Rahmen seiner Staatsbildungen, Gotha, 1905, II. p. 143). Cf. Găldi: op. cit. p. 78.
- ⁷⁹ Cf. *I. H. Rădulescu*: pp. 3-5, 8; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 56-57.
- ⁸⁰ Cf. *I. H. Rădulescu*: pp. 6, 8, 25; *Danielopolu*: p. 103; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... p. 97.
- ⁸¹ Cf. p.ex. le roman de Slavici: Cel din urmă armaș, Buc., 1923.
- ⁸² Voir les idées d'Eminescu sur le caractère du développement bourgeois roumain dans son poème intitulé Scrisoarea III. (Troisième lettre). *Eminescu*: Poezii, Buc., 1965, pp. 123-131. Dans un article de journal, publié entre 1874 et 1877, il écrit sur le même sujet: «... Notre classe cultivée, dans sa majorité, n'est pas roumaine, Les Grecs et les

- Bulgares établis dans nos villes envoyèrent leurs fils pour faire leurs études à Paris, et ceux-ci retournèrent en tant que jeunes hommes roumains. Ne comprenant aucunement le pays, parlant, au lieu de la langue nationale, un jargon franco-bulgare, ne connaissant pas l'histoire et les lois du pays et ne sachant pas dans quelle mesure elle pourraient être la base de notre évolution, ils leur manque totalement le sens historique». *M. Scrieri politice și literare* I. Buc., 1905, p. 232.
- ⁸³ Cité par *A. Pippidi*: Hommes et idées... p. 346; cf.: *C. V. Obedeanu*: pp. 134–135; *Găldi–Makkai*: p. 138.
- ⁸⁴ *I. C. Filitti*: op. cit. p. 252; *V. Georgescu*: Ideile politice și iluminismul... p. 48; *Al. Niculescu*: Individualitatea limbii române între limbile romanice, 2., Buc. 1978. pp. 24–25, 75, 87–88, 95; cf. *G. Ibrăileanu*: op. cit. pp. 44, 74, 92, 139 et la note No 3.
- ⁸⁵ *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 90–91, 163, 166.
- ⁸⁶ Cf. *Paleologu*: pp. 12–13; *C. C. Giurescu*: Contribuțiuni... pp. 96–97. *Oroszhegyi*: op. cit. p. 44.
- ⁸⁷ Cf.: *I. Ghica*: Serisori către V. Alecsandri, Buc., 1976, pp. 186, 312–313, 320–321; *Paleologu*: p. 10; *Cornea*: pp. 72–73, 256–263, 437–439; *Al. Niculescu*: op. cit. pp. 88–89, 95; *M. Emerit*: Les paysans roumains... pp. 408–409.
- ⁸⁸ *Ciocoi vechi și noi, Nenorocirile unui slujnicar* (édition de Domnica Filimon-Stoicescu, avec la préface de Ș. Cioculescu), Buc., 1970.
- ⁸⁹ Cf.: *L. Șăineanu*: Dicționar universal al limbei române, Ed. «Scrișul Românesc», Craiova, s.d., pp. 515–516; *Dicționarul limbii române moderne*, Buc., 1958, p. 661.
- ⁹⁰ *I. Ghica*: Serisori... («Școala acum 50 de ani»), pp. 50–57; cf. note No 68.
- ⁹¹ *Al. Niculescu*: op. cit. pp. 73–74, 83–84, 86, 94; *A. Pippidi*: Hommes et idées... p. 349.
- ⁹² Cf.: *A. Pippidi*: Hommes et idées... pp. 349–350.
- ⁹³ Dans le détail voir *Ambrus Miskolczy*: Le problème de l'unité nationale roumaine et le mouvement révolutionnaire valachien en 1840 (A román nemzeti egység kérdése és az 1840-es havasalföldi forradalmi mozgalom, Századok, 1973/2, pp. 406–427); cf. *László Makkai*: Passé commun hungaro-roumain (Magyar-román közös múlt), Budapest, 1948, p. 206. L'évocation plus détaillée, de valeur littéraire du mouvement voir *I. Ghica*: Serisori către V. Alecsandri, Buc., 1976, pp. 102–112, 304, 317–318, 323.
- ⁹⁴ *A. Miskolczy*: ibid.
- ⁹⁵ *Ist. României*, III. Buc., 1964, p. 991.
- ⁹⁶ *Miskolczy*: ibid., p. 406; *P. Barbu*: Oltenia în perioada premergătoare lui 1848, Revista de istorie, 1979/1, p. 157.
- ⁹⁷ Cf. *Zoltán I. Tóth*: Magyarok és románok (Hongrois et Roumains), Budapest, 1966, pp. 254, 285.
- ⁹⁸ Cf. *Cornea*: pp. 69–74, 471–477; *Makkai*: op. cit. pp. 200–201.
- ⁹⁹ *Z. I. Tóth*: op. cit. pp. 254, 256, 294.
- ¹⁰⁰ *I. Ghica* l'imagine p.ex. dans le cadre de l'empire turque protégé par les puissances occidentales. *Miskolczy*: op. cit. p. 412 (et note No 26); *V. Maciu*: Controverse între I. Ghica, N. Bălcescu și C. A. Rosetti, Revista de istorie, 1974/4, pp. 528–529. Pour la divergence des opinions cf. encore *A. Stan*: pp. 140–141.
- ¹⁰¹ *A. Miskolczy*: op. cit. pp. 422–425; son analyse détaillée voir *Z. I. Tóth*: A magyar-román szövetség kérdése 1848-ban (La question de l'alliance hungaro-roumaine en 1848). Századok, 1948/1–4, pp. 252–282; cf. *A. Stan*: p. 145.
- ¹⁰² Cf. les déclarations de *Alexandru Gheorghe* (Anul 1848 în Principatele Române, vol. III. p. 432) et de *N. Bălcescu* (ibid. p. 629; cf. *E. Kovács*: A Kossuth-emigráció és az európai szabadságharcok (L'émigration de Kossuth et les mouvements de libération en Europe, Budapest, 1967, pp. 274–275, 280) et encore les discours au Parlement de *Kogălniceanu* prononcés le 15 et le 17 février 1861, puis de nouveau le 25 mai 1862 (les textes complets sont publiés par *M. Kogălniceanu*: Discursuri parlamentare în epoca unirii, Buc., 1959, pp. 292–293 et Opere, Craiova, s.d., pp. 236, 239); cf. *Z. I. Tóth*: La question de l'alliance hungaro-roumaine en 1848, Századok, 1948/1–4, pp. 258–264.
- ¹⁰³ Cf. *O. Papadima*: C. Boliac, Buc., 1966, pp. 164–178 et *Z. I. Tóth*: Hongrois et Roumains, p. 236.
- ¹⁰⁴ L'interprétation la plus probante en est donnée par *Makkai*: op. cit. pp. 220–223 et *A. Miskolczy*: Question sociale et nationale à la dernière Diète de Transylvanie (Társadalmi és nemzeti kérdés az utolsó erdélyi rendi országgyűlésen), Századok, 1979/5 p. 883.

- ¹⁰⁵ Z. I. Tóth: A magyar-román szövetség... (L'alliance hungaro-roumaine...), pp. 259-260, 262, 264, 271, 280-281. — Sur le rôle «intermédiaire» des intellectuels roumains établis aux principautés cf. encore S. Veress: A magyar emigráció a Keleten (L'émigration hongroise à l'Est), Budapest, 1878, vol. II, p. 409, et D. Berindei: Epoca Unirii, Buc., 1979, pp. 235-236. Sur l'intolérance des libéraux (même modérés) valachiens cf. Stan: pp. 147-150.
- ¹⁰⁶ Sur l'arrière-plan de sa mission cf. Béla Borsi-Kálmán A Kossuth-emigráció és a nemzeti-ségi kérdés — dilemmák és alternatívák (L'émigration de Kossuth et la question des nationalités — dilemmes et alternatives), Kritika, 1981/12, pp. 3-4.
- ¹⁰⁷ Ferenc Pulszky: Életem és korom (Ma vie et mon époque), II. Budapest, 1958, pp. 296-297.
- ¹⁰⁸ C'est à cela que semble renvoyer le fait que A. Papiu Ilarianu, politicien roumain de Transylvanie (qui, par ses idées, pouvait bien influencer la conception du prince A. I. Cuza sur la Transylvanie), déclare avec insistance dans un memorandum présenté au prince en 1860 (Memorand despre raporturile românilor cu nemții, cu slavii, cu ungurii, în timp de pace și în cazul unei revoluțiuni în resăritul Europei, prezentat Principelui A. I. Cuza în 1860; in: Revista pentru istorie, arheologie și filologie I, 1883): «Ce n'est pas la Bulgarie, c'est la Transylvanie qui est la plus belle et la plus viable partie du corps déchiré de la nation roumaine...». Cf. Bertalan Szemere: Összegyűjtött munkái (Oeuvres complètes) II. Pest, 1869, pp. 291-292.
- ¹⁰⁹ Bălăceanu-Klapka: Constantinople, le 10 février 1855. Archives Nationales, R 295, 6. d., 22. t.
- ¹¹⁰ Danielopolu: p. 144.
- ¹¹¹ N. Filimon: Opere I, Buc., 1975 (Escursiuni în Germania Meridională, chapitres VII-X), pp. 33-53; cf. G. Călinescu: N. Filimon, Buc., 1959, pp. 24-28.
- ¹¹² Cf. l'énumération d'après les partis des députés parlementaires de l'époque de Cuza (1859-1866): B.A.R. 5318; et la liste des membres de la réunion moldavienne: B.A.R. Ms. rom., N, 4643, doc. N-37.
- ¹¹³ La famille Ghica qui joue un rôle très sérieux dans l'histoire romaine est d'origine albanaise; d'abord elle se grécisa, puis se francisa, pour devenir finalement, degré par degré, roumaine. Cf. Xenopol: p. 668, Giurescu: p. 226.
- ¹¹⁴ Cf. la note 17!
- ¹¹⁵ Une éminence grise, C. Negri fut peut-être le meilleur diplomate de la génération de 48, envoyé à Constantinople (1859-1866). Au près de Paris, c'était le plus important poste de la diplomatie de Cuza. C. Gane, historien roumain, écrit dans son livre intitulé «Neamul Mavrodinești din Țara Românească și din Moldova și monografia familiei Ion Mavrodin Vel Hatman» (Buc., 1942): «le grand patriote roumain, Costache Negri fut, d'une ascendance directe, originaire du Mavrodin grec de Constantinople». Nous avons cité l'interprétation de M. I. Kogălniceanu (qui n'est pas à confondre avec Mihail Kogălniceanu!): «Cîteva acte ale familiei Negri și ale lui L. Steege», Buc., 1946, p. 5. — Outre le français, l'italien et l'allemand, Negri parlait excellentement le grec aussi. Cf. A. Papadopol-Calimah: Studii și biografia lui C. Negri, B.A.R. 4644, p. 8.
- ¹¹⁶ I. Bălăceanu (1828-1914), était le fils naturel d'Alex D. Ghica, prince d'autrefois, puis caïmacam (gouverneur) valachien (1834-1842; 1856-1858), Cf. D. Viteu: Diplomații Unirii, Buc., 1979, p. 187. C'est ce qui explique certainement son rapport très étroit, même intime avec Ion Ghica. Ils étaient donc en rapport de parenté et par le père, et par la mère (sa mère sortit des Văcărescu). Cf. Călinescu: p. 333.
- ¹¹⁷ Alexandru Rosetti, père de C. A. Rosetti, naquit en 1759, à Constantinople. Il s'établit aux principautés avec ses trois frères au début du XIX^e siècle. Cf. V. Netea: C. A. Rosetti, Buc., 1970, p. 11.
- ¹¹⁸ Cf. la note 17.
- ¹¹⁹ Cf. la note 17.
- ¹²⁰ Sur l'origine et le caractère de Cuza cf. Xenopol: Istoria românilor din Dacia Traiană XIII, Buc., s.d., pp. 7-11, 16-19; N. Ciocan: A. I. Cuza — Note genealogice, a «Cuza Vodă în memoriam», Iași, 1973, pp. 35-50, et C. C. Giurescu: Personalitatea lui A. I. Cuza, ibid. pp. 7-24.
- ¹²¹ Cf. Danielopolu, p. 144; Scriitori români, Buc., 1978, p. 65.
- ¹²² Călinescu: p. 170; Danielopolu: p. 65; Gáldi-Makkai: p. 288.

¹²³ *A. Stan*: pp. 39–40.

¹²⁴ Archives Nationales, P. 50, 2 es. 2. t. Cf.: *Xenopol*: Ist. rom., XIII. p. 10.

¹²⁵ Les journaux de Gyula Tanárky, Archives Nationales, R 195, 1. es. 1–3 t., vol. 12, p. 77.

¹²⁶ Cf. *D. Vîlcu*: *Diplomații Unirii*, Buc., 1979.

¹²⁷ Cf. *I. H. Rădulescu*: pp. 4, 21–22.

¹²⁸ Cf. *Xenopol*: pp. 65–66, 241–242, 518, 528, 539; *Gáldi–Makkai*: pp. 240–241; *Giurescu*: pp. 257, 307, 320. Sur la survie et la reproduction des intrigues voir *L. Rădulescu-Pravdt*: *Activitatea lui M. Kogălniceanu pînă la 1866*, Buc., 1913, p. 23.

¹²⁹ *Giurescu*: p. 226; *Xenopol*: p. 518; *Zirkuli*: ibid. La disgrâce entraîne plus d'une fois la décapitation; cf. *Giurescu*: pp. 257, 307, 320; *Ubicini*: p. 113; cf. *V. Georgescu*: op. cit. p. 23 (et la note 15).

¹³⁰ *Paleologu*: p. 11.

¹³¹ *Xenopol*: pp. 538–539; *Giurescu*: pp. 256–257; *Gáldi–Makkai*: pp. 178–179, 236; *S. Columbeanu*: A havasalföldi majorsági földek kérdéséhez a XVIII. sz.-ban és a XIX. sz. első felében, (La question des réserves féodales valachiennes au XVIII^e et dans la première moitié du XIX^e siècles) *Agrártörténeti Szemle*, 1971, N. 3–4, pp. 314–315; *Paleologu*: p. 11.

¹³² Quant à la vitalité et au sens politique des Roumains, une apologie frappante en est présentée par D. Strudza, dans la préface de *Acte relative la 2 maiu 1864* (Buc., 1894), oeuvre de Vasile M. Kogălniceanu, fils de M. Kogălniceanu. En voici un passage: «La vérité historique, c'est que nous étions favorisés par des circonstances propices; mais il y a encore une vérité historique, également sûre, à savoir que nous pouvions bien profiter de ces conditions, or il y a peu de peuples qui pouvaient tirer un aussi grand profit des conditions qui leur étaient données que nous mêmes. Le génie du peuple roumain réside justement à cette compétence et à cette souplesse. Les malheurs le trempèrent, mais les rudes épreuves à subir ne le brisèrent ou ne l'anéantirent jamais.»